

Le Canard.

Montréal, 8 Octobre 1881.

fronde avec laquelle je lui envoyai deux galets si adroitement lancés que je lui crevai les deux yeux. Je lui sautai sur le dos et le dirigeai vers la mer : car, en perdant les yeux, il avait perdu toute sa férocité, et se laissait mener comme un mouton. Je lui passai ma fronde dans la bouche en guise de bride, et le poussai au large.

En moins de trois heures, nous eûmes atteint le rivage opposé : nous avions fait trente milles dans ce court espace de temps. A Helvoetsluis je vendis ma monture moyennant sept cents ducats à l'hoté des Trois Coupes, qui montra cette bête extraordinaire pour de l'argent et s'en fit un joli revenu. — On peut en voir la description dans Buffon. — Mais si singulière que fût cette façon de voyager, ajoutait mon père, les observations et les découvertes qu'elle me permit de faire sont encore plus extraordinaires.

L'animal sur le dos duquel j'étais assis ne nageait pas : il courait avec une incroyable rapidité sur le fond de la mer, chassant devant lui des millions de poissons tout différents de ceux qu'on a l'habitude de voir : quelques-uns avaient la tête au milieu du corps, d'autres au bout de la queue ; d'autres étaient chargés en corde et chantaient des chansons d'une beauté inexprimable : d'autres construisaient avec l'eau des édifices transparents, entourés de colonnes gigantesques dans lesquelles ondulaient une matière fluide et éblouissante comme la flamme la plus pure. Le chambré de chaque édifice offrait toutes les commodités désirables aux poissons de distinction : quelques-uns étaient aménagés pour la conservation du frai ; une suite de salles spacieuses était consacrée à l'éducation des jeunes poissons. La méthode d'enseignement, — autant que j'en pus juger par mes yeux, car les paroles étaient aussi intelligibles pour moi que le chant des oiseaux ou le dialogue des grillons, — cette méthode me semble présenter tant de rapports avec celle employée de notre temps dans les établissements philanthropiques, que je suis persuadé qu'un de ces théoriciens a fait un voyage analogue au mien, et prêché ses idées dans l'eau, plutôt que de les avoir attrapées dans l'air. Du reste, de ce que je viens de vous dire vous pouvez conclure qu'il reste encore au monde un vaste champ ouvert à l'exploitation et à l'observation. Mais je reprends mon récit.

(A continuer.)

Une femme qui avait été blessée à la main par un éclat de bombe venant d'une canonnière anglaise, a reçu \$1000 d'indemnité. C'est très heureux qu'elle n'ait pas été blessée à la langue, car c'eût été une banqueroute certaine pour le gouvernement anglais.

Timoléon, l'autre jour, allait à la mer, où sa famille est en villégiature. Dans le wagon, un voyageur lui faisait face, solide gaillard, avec de longues moustaches et une mine rébarbative!

La conversation s'engage, et bientôt la politique est mise sur le tapis ; mais Timoléon tient à ménager les susceptibilités de son compagnon de route, et d'une voix aimable, la bouche en cœur, il s'empresse de formuler cette profession de foi.

Je n'ai pas l'honneur de connaître vos opinions, mais je les partage entièrement, et, partant de ce principe, je me crois sur un terrain solide pour discuter.

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous les mois.

Vingt par cent de commission accordés à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Annances : Première insertion, 10 centimes par ligne ; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Mons. A. H. Gervais, de Spencer, Mass., est autorisé à prendre des abonnements, et en collecter le montant.

A. FILIATRÉAULT & CIE, Éditeurs-Propriétaires, No. 8 Rue Ste. Thérèse. Boîte 325.

Notre Feuilleton.

Depuis que nous avons commencé la publication de notre nouveau feuilleton, *Les Aventures du Baron de Munchhausen*, nous avons chaque semaine augmenté notre tirage ordinaire, afin de pouvoir fournir à tous les nouveaux abonnés les numéros sur lesquels a paru le commencement de ce récit fantastique. Ces numéros seront donnés gratis à tous ceux qui nous enverront le prix de leur abonnement pour un an.

Un jour mon saint patron, l'illustre saint Rémi, Parlant au roi Clovis, qui venait de pourfendre, A Tulliac, son puissant ennemi ; Lui disait : "Courbes la tête, orgueilleux Sicambre !" Or, si mon saint patron vivait encore, je crois, Qu'émû de voir ramper le flateur et le fourbe, Il dirait en dépit des peuples et des rois : "Haut le front, Cambres la tête, orgueilleux si courbe !"

Mon seigneur de bois vient à l'instant De formuler un axiome. Je trouve qu'il est important Qu'on l'enregistre. Le bonhomme M'a dit : "J'écarterai vos bois, mais j'y prends quatre livres dix." "Quand qu'on l'a besoin d'acier, j'vas vous dire jousqu'on sonne : C'est dans la rue Cayeux, j'reste au limaro six : C'est toujours l'limaro qui trouve la parsonne."

Les anges de minuit

Telle est la traduction du titre que se donnent les membres d'une nouvelle association qui n'en est pas une de bienfaisance. Les anges plus ou moins cornus qui composent cette société sont tenus, lorsqu'ils se rassemblent, de porter un costume décent, mais excentrique comme leur conduite. Les réunions ont lieu à minuit, et se terminent ordinairement par un souper, un bal, etc. Les membres du tiers-ordre ne sont pas admis.

Les sociétaires mettent en pratique le précepte : "Aimez-vous les uns les autres." Seulement les hommes commencent par leurs voisins, et vice versa. Cette société se recrute dans la haute pégre. Toute apparence de conduite morale est vertement censurée par l'association.

Le *Canard* en dévoilant ce secret, qu'il a découvert par hasard, n'a nullement l'intention de recommander aux jeunes gens de se faire affilier à cette société. La police fera bien d'ouvrir l'œil (n'importe lequel), si l'on ne veut pas que la *Cité du Bien* mérite le sort de Sodome et de Gomorrhe.

On demande 25 jeunes gargons pour vendre le CANARD.

A quand les élections ?

Aurons-nous des élections générales, n'en aurons-nous pas ? Vennor, le grand observateur des perturbations atmosphériques, n'a encore rien prédit à ce sujet. S'il faut que notre firmament politique *échappe l'eau*, il va pleuvoir des candidatures officielles que l'yabe emportera toute. Le *Canard* n'opine pas souvent en fait de politique, mais quand il opine, il opine bon. Ils sont allés plusieurs à Paris pour leur santé, et, pendant qu'ils étaient là, ils nous ont fait un tas d'affaires. Il paraît qu'ils ont voulu le chemin de fer du Nord. Paraît aussi qu'ils ne l'ont pas vendu. C'est à n'y rien comprendre. On ne sait plus si c'est Sénécal qu'est Victor, et on ne sait pas au juste si ce n'est pas Chapleau qui vient d'être nommé juge sous le nom de Mathieu. Une chose certaine, c'est qu'ils veulent établir le *crédit des moubliers*. Ça fora joliment notre affaire, s'ils réussissent. Le *Canard* va se monter un salon qui ne sera pas de paille, et voter ensuite pour Chapleau et ses amis. Dans tous les cas, il faut qu'ils nous expliquent cette *riggin-là*, comme dirait le député de Rouville.

Le *Canard* se fait un devoir de dire au public à quelle époque auront lieu les élections. Contrairement à nos grands confrères, nous ne gardons pas pour nous seuls les secrets politiques que nos rapports constants avec les hommes d'état nous font découvrir. Les élections générales auront lieu après l'émanation des brefs. Il n'y aura pas d'élection partielle pour le comté de Richelieu, à moins que cette élection ait lieu avant les élections générales.

La fille à Baptiste

Air : — *La fille à Jérôme.*

J'ai l'oeur tout gonflé, tonnerre d'un nom ! La fille à Baptiste, Le gros aubergiste, J'ai l'oeur tout gonflé ! Tonnerre d'un nom ! La fille à Baptiste, J'aime donc ! J'aime donc !

Rien que pour la voir, j'fréquente la buvette ; Qu'qu'fois, en rinçant ses verres ou ses plats Ell' m'envoie des becs... du bout d'sa lavette, Puisquand j'es lui rends, ell' rit aux éclats. J'ai l'oeur tout gonflé, etc.

J'en ai-t-y donc pris de ces petits verres, Pleins du tord-boyaux d'l'établissement ; J'ai dépensé là d'quoi payer deux terres, Dans l'but d'encontrer son regard charmant. J'ai l'oeur tout gonflé, etc.

Pour la mériter, j'ne suis fait ivrogne, Et de jour en jour m'alcoolisant, Leur vilain whiskey m'a rougi la trogne, Ce qui rend mon air bien plus séduisant. J'ai l'oeur tout gonflé, etc.

Un soir, j'lui disais : Bonjour, la d'moiselle. Ell' me répondit : Quel-ce-que vous prenez ? J'rétorquai tout bas : Que vous êtes belle ! Ell' se mit à rire, et dit : Ah ! quel nez ! J'ai l'oeur tout gonflé, etc.

J'suis rempli d'amour et d'esprit d'culbute, Et lorsque les deux me font divaguer, J'lui dis : Voyez donc si j'vous aime an' butte, Puisque j'bois vos grogs sans me fatiguer ! J'ai l'oeur tout gonflé, etc.

Vous n'écoutez pas mes chants bucoliques ; Pourtant, près de vous j'suis souvent ému. Je me sens le cœur rempli de coliques, On me traite ici comm' le premier v'nu. J'ai l'oeur tout gonflé, etc.

J'admetts volontiers qu'il est vrai de dire Que tous les matins j'arrive bon premier. Ceux qui contre moi n'craignent pas de médire, Ajout' que d'ici je sors le dernier. J'ai l'oeur tout gonflé, etc.

Est-ce mon amour ou vot' whiskey qui m'brûle ? Si ça continue, bientôt j'crèverai ! Ell' m'a dit l'aut' jour : Ça, c'est ridicule, Quand vous n'boirez plus, j'vous épouserai, J'ai l'oeur tout gonflé, etc.

Quand je n'boirai plus ! En v'là-z une affaire ! Mais qui donc f'rait viv' les marchands d'liqueurs ? J'forme un' sainte alliance avec son vieux père, Et d'ces scrupul' l'a tous deux j's'rons vainqueurs. J'ai l'oeur tout gonflé, etc.

L'amour

Trouble de l'âme, Soupirs de flamme, Doux sentiments qui font battre le cœur, Sublime élan, indicible langueur, Rêves dorés, désespoir, folle ivresse, Ravissement, douleur, tristesse ; Quel est donc ce charme trompeur, Qui nous séduit et nous oppresse, Nous asservit et nous caresse ? C'est l'amour. Il nous faut rendre hommage au vainqueur, Malgré sa maladresse :

Messire Cupidon, un ex-dieu de l'amour, Irresponsable enfant d'une mère peu sage, Riait lorsque ses dards embrochaient sans retour Deux cœurs mal assortis. Ces flâbes [d'un autre âge] Ont fait leur temps, mais les mortels Dresseront toujours des autels A cet antique personnage.

Partout l'on aime. Quand Dieu lui-même Nous ordonne d'aimer nos ennemis, Oserait-on dire qu'il est permis De comprimer du cœur le cri suprême. Nier l'amour est un blasphème. O vous qui méprisez ses lois, Près des belles vous voulez feindre Des feux que rien ne peut éteindre, Nous brûlons à leurs pieds, quand vos [cœurs restent froids,] Est-ce à vous de nous plaindre ?

Vous dites que l'amour rend parfois malheureux Je n'en visconvis pas, mais à moins [que l'on n'aime,] On ne saurait juger des transports amoureux. Ignorant le plaisir et la douleur extrême,

Vous n'entendez rien à l'amour. Puissiez-vous le connaître un jour Et lui consacrer un poème.

COUACS.

On parlait de la baronne de B..., une femme charmante, mais qui commence à ne plus être de la première jeunesse.

— J'avoue dit le prince de Z..., que je la trouve jolie femme.

— Jolie femme, jolie femme, dit une des intimes de la baronne avec un mauvais sourire jolie femme... honoraire.

Dans un restaurant. Un monsieur et un citoyen sont assis à la même table.

Le citoyen vient de finir le dîner ; le monsieur vient de commencer.

Le citoyen allume un cigare et fume à toute vapeur en prenant son café.

Le monsieur, se levant, et du ton le plus poli :

— Pardon, monsieur, ça ne vous incommodé pas que je mange pendant que vous fumez ?